

Entreue avec Jean-Marc Barr La liberté à travers le doute

Pierre Ranger

Number 222, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

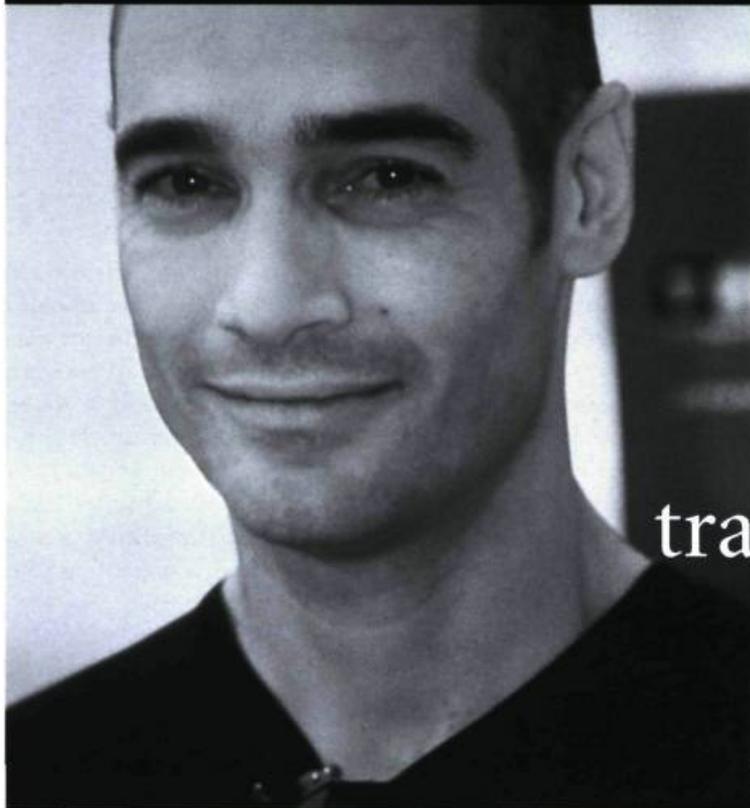
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ranger, P. (2002). Entreue avec Jean-Marc Barr : la liberté à travers le doute. *Séquences*, (222), 30–31.

26^e FFM | ENTREVUE AVEC JEAN-MARC BARR

La liberté à travers le doute

Après avoir été propulsé au sommet du vedettariat en 1988 grâce au Grand bleu de Luc Besson, Jean-Marc Barr a depuis interprété une quinzaine de rôles des plus variés. Mais de toutes les expériences qu'il a vécues, c'est sa rencontre avec le réalisateur danois Lars von Trier qui fut la plus déterminante. L'acteur de 42 ans a participé à trois des films du cinéaste : Europa (1991), Breaking the Waves (1996) et Dancer

in the Dark (2000), puis s'est depuis tourné vers la création de projets plus personnels incluant de nouvelles ambitions artistiques basées sur les principes du Dogme. C'est dans l'esprit de ce concept où tout artifice de mise en scène est proscrit qu'il a scénarisé et réalisé en collaboration avec Pascal Arnold, Lovers, Too Much Flesh et Being Light, une trilogie de films sur la liberté présentés dans le cadre du 26^e Festival des films du monde qui lui rendait hommage. Séquences l'a rencontré.

Pierre Ranger

À quel moment vous êtes-vous intéressé à cette technologie ?

En 1998. L'année où le Dogme est parvenu à Cannes et où **Les Idiots** de Lars von Trier, et **Festen** de Thomas Vinterberg ont chacun obtenu un succès et ont du même coup donné une crédibilité à ce genre de cinéma. À l'époque, Pascal et moi collaborions déjà sur des films depuis cinq ou six ans. Lui comme écrivain et moi comme acteur. Nous avions envie de faire nos propres films et avec l'arrivée de cette nouvelle technologie, nous avons eu la possibilité d'en faire et d'une façon originale.

Toute cette nouvelle technologie numérique, cette épuration, c'est une façon de voir le cinéma différemment ?

Absolument. Un film c'est un énorme investissement, un énorme risque : il y a tellement d'enjeux et de contraintes. Avec cette nouvelle technologie, le risque était minimalisé. D'une certaine manière, ça démystifiait le processus de faire un film. Ça nous a donné la possibilité de partager l'écriture, la mise en scène, la production, même de tenir la caméra et de mettre notre propre *emprunt humain* sur notre

travail. Il y avait une vraie motivation personnelle avec une vraie communication intime parce que cette technologie est intime. Et la satisfaction qu'on a maintenant en faisant ces films ne se compare pas avec ce que l'on ressentait auparavant.

Vos trois longs métrages sont une trilogie sur la liberté. Lovers évoque la liberté du couple, Too Much Flesh, la liberté sexuelle et Being Light, la liberté de l'esprit et de la pensée.

Voilà. Ces films ont été élaborés dans un état d'idéalisme total. Et nous les assumons également totalement.

De ces films, quels messages aimeriez-vous laisser au public ?

Liberté individuelle. Nous sommes des générations qui ont surtout été habituées à consommer. Et nous ne nous sommes pas tellement interrogés sur la liberté en tant qu'éthique. Avec ces trois films, nous voulions questionner sans donner de réponse. Nous voulions essayer de retrouver l'humain à travers cette mer industrielle. Il fallait donc se poser les questions « Est-ce qu'on est libre d'aimer, de baiser et de penser ? ». En plus, pour nous, c'était

important d'être face à cette évidence que l'Europe peut vraiment exister à travers les jeunes qui sont influencés par les mêmes contextes culturels. Nous sommes dans cette envie européenne et nous voulons tourner nos films en anglais.

Pourquoi ?

Lars a bien démontré avec **Europa**, **Breaking the Waves** ou **Dancing in the Dark** qu'il y a du vrai potentiel en Europe. Pour la première fois, sur ce continent et sans barrière de classes, il y a la possibilité de communiquer dans la langue anglaise. En réunissant les techniciens et les artistes, nous avons la possibilité de nous échapper de nos propres chaînes domestiques de cinéma pour essayer de redéfinir dans le financement et même dans la créativité une culture européenne qui, d'une certaine manière, peut vraiment contraster ce produit industriel américain qui a besoin d'être contrasté. Aujourd'hui, en Europe, c'est nous, le jeune pays. Nous sommes en train de nous créer. En ce moment, les jeunes de 15 à 35 ans sont complètement conditionnés par ce système de valeurs américaines et on voit, au fur et à mesure, que les choses qu'on apprécie dans le cinéma sont en train de disparaître parce que les valeurs américaines dominent.

Mais n'est-ce pas une lutte de David contre Goliath que vous désirez mener ?

Le problème, c'est que les Américains sont perdus dans leur image de supériorité. Et on voit en fait qu'il n'y a pas grand-chose derrière cette image. La machine industrielle est incroyable, mais elle est faible aussi. Si on regarde bien leur *business*, ils sont souvent endettés, ces gens-là. C'est une illusion, cette industrie, une illusion complète. C'est de la propagande qui dit : « Ne pensez plus, consommez ». Je pense que si nous avons la possibilité de la voir, nous avons surtout une responsabilité de la neutraliser.

Croyez-vous avoir plusieurs supporters pour cette bataille ?

Oui, mais nous avons aussi beaucoup d'ennemis qui se sentent menacés par notre envie de faire ce cinéma différent. Nos films sont des productions françaises et nous avons osé les tourner en anglais dans une sauce européenne et ça va à contre-courant en France. Je pense qu'il faut se bagarrer pour ça. La mondialisation doit se transformer comme une égalisation partout dans le monde. Bien sûr que c'est idéaliste, égoïste comme idée, mais c'est possible aussi. Et s'il y a une chose que je veux faire dans ma vie, c'est nourrir mon esprit. Ce n'est pas à travers le fric que je vais le faire, c'est à travers la dynamique de me poser constamment des questions, de me réjouir dans le doute et d'essayer à travers ce doute de réunir des gens autour de moi, de nous, pour que nous puissions célébrer ces doutes.

Parlez-moi de votre expérience sur le tournage du film Les Fils de Marie de Carole Laure.

Carole, c'est avant tout une amie. Elle a voulu travailler dans cette dynamique de liberté qui est non orthodoxe et quand on tourne en numérique, on ose. Au lieu d'avoir la lourdeur de la grosse production (budget, etc.), cela nous a permis d'être libres. Ce que je lui avais proposé correspondait bien à ce qu'elle désirait. Et j'ai bien aimé ce rôle. Le fait d'avoir une mère du même âge que moi, je n'avais jamais joué un personnage comme ça.

Quels sont vos projets futurs ?

Comme acteur, j'ai joué dans **La Sirène rouge** d'Olivier Magaton, qui vient de sortir en France. J'ai tourné également un tout petit rôle dans **Dogville** de Lars von Trier, et un autre dans **Le Divorce** de James Ivory. Pascal et moi comptons réaliser notre quatrième long métrage qui sera tourné en 35 mm mais avec la même légèreté. Une histoire contemporaine à San Diego sur le thème de la peur de perdre ce qu'on a, sur l'amour, le pouvoir, la jeunesse et le fric. Et c'est vraiment cruel. Le titre, c'est **Vulnérable**, et c'est avec Charlotte Rampling, Rosanna Arquette et moi-même. Il sera prêt l'année prochaine.

Vous avez surtout envie de faire des films...

...proches de nous. On n'a pas fait une éducation classique pour rien. Je l'ai dit souvent et j'ai peur d'être répétitif, mais Shakespeare a été une grande influence dans ma vie et je vois mon métier en tant qu'acteur, réalisateur ou *entertainer* comme le fou dans le *Roi Lear*. Moi, j'ai besoin de divertir, de faire pleurer, de faire rire le roi, mais aussi de le pointer du doigt et de lui dire la vérité sur l'état des choses. Je pense que si nous orientons notre travail dans un contexte pareil, nous pouvons obtenir une satisfaction réelle, et c'est ce que je recherche.



Lovers